

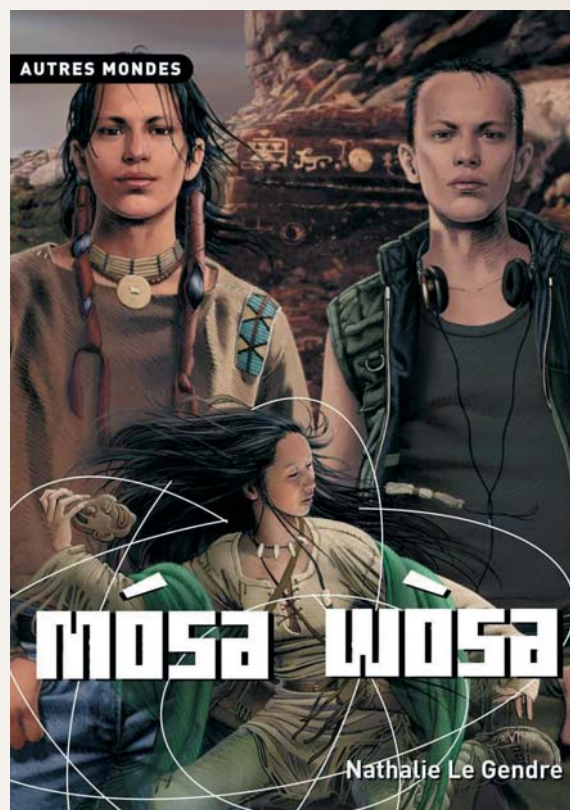
La rébellion des Indiens fascine...
Gégène (librairie L'Herbe Rouge)
a rencontré Fred Bernard et Michel Piquemal.

Ceux-qu'on- n'effacera-jamais

L'Indien des Amériques, qui ravit depuis longtemps l'imaginaire des enfants et des adultes, est le personnage central de trois genres d'œuvres littéraires et cinématographiques. Tout d'abord, le récit d'aventures, où l'histoire de cow-boys et d'Indiens apparaît comme l'équivalent exotique du gendarme et du voleur. Chacun peut alors choisir son rôle : la loi ou la rébellion... Mais dans ce domaine, rien ou presque pour les jeunes lecteurs. Cette absence rejoint, en particulier dans le domaine des albums pour les plus jeunes, celle d'autres personnages-clés de l'enfance des parents et grands-parents d'aujourd'hui : le mousquetaire, l'explorateur... Vient ensuite, le récit mythique, le conte témoignant d'une sagesse que "nous", hommes blancs, regrettons d'avoir bafouée et qui, tout en idéalisant le "bon sauvage", nous sert aussi de refuge... Ici, les albums, recueils et bandes dessinées fleurissent davantage, même si l'on peut regretter la faible proportion de livres pour les plus jeunes. On trouve enfin le récit social et politique, la mise en scène du premier occupant spolié de son monde et de son âme par le conquérant. C'est dans ce domaine que l'on trouvera le plus de texte (bien sûr, la "sagesse", support du conte, n'est jamais loin quand elle est un des fondements de la lutte). Ce sont le plus souvent des romans ou des biographies. Petit tour d'horizon...

Cheval Soleil, de Anne Labbé. Le héros, jeune Cheyenne infirme depuis l'attaque de son campement par les Tuniques Bleues, trouve dans un mustang, lui aussi victime des agissements des "pionniers", l'allié idéal dans sa double révolte d'Indien handicapé. L'un des grands intérêts de ce roman est son immersion dans l'époque des guerres indiennes et des luttes des grands chefs, ce qui en fait

une fiction très documentée. Au passage, notons que l'Indien handicapé est le personnage central de deux autres livres aux textes plus courts et de qualité, **L'Indien qui ne savait pas courir**, de Leigh Sauerwein, et **Petit Nuage** de Michel Piquemal. Egalement recommandable : le journal autobiographique d'enfance de William Camus, **Mémoires d'un sauvage** ; y sont très bien montrés tous les ferments de révolte jalonnant les premières années de la vie d'un métis amérindien au 20ème siècle. Dans une même veine, mais pas autobiographique, **Petit arbre** de Forrest Carter : ce récit décrit l'intégration forcée d'enfants indiens arrachés à leur monde, pour passer de l'école de la nature à l'école de la "civilisation".



Transgenic world, de Michel Honaker est un roman d'aventures du registre de la science-fiction. Si je le mentionne ici, outre ses qualités, c'est que l'un des personnages centraux s'y présente comme une réincarnation (ou dans le genre...) de Crazy Horse, l'un des meneurs les plus importants des guerres de rébellion indiennes du milieu du 20ème siècle. Dans le texte de Michel Honaker, "son" Cheval Fou se révolte lui aussi contre des forces qui tentent de déformer et contrôler le cours de la nature. C'est dans ce genre mélangeant "science-fiction" (littérature d'insoumission par excellence à divers moments de son histoire) et "récit écologiste" mettant en scène des aberrations du développement contre lesquelles luttent des Amérindiens du futur, qu'on trouve dans deux autres beaux romans, **Cheyennes 6112** de Christian Grenier et William Camus (autrefois publié chez folio-junior et malheureusement épuisé), et **Mosa Wosa** de Nathalie Le Gendre. Dans un autre style, en quelques lignes et quelques images, **Jim le cow-boy et Cochise**

L'Indien de Thierry Lenain et Jorg Mühle en dit plus aux jeunes lecteurs sur la confrontation des deux mondes que bien des documentaires. Quant à l'album inclassable, et c'est tant mieux, **L'Indien de la Tour Eiffel**, de François Roca et Fred Bernard... eh bien lisez l'interview de l'auteur qui accompagne cet article !

Pour terminer, quid des rebelles indiens "historiques" dans l'édition jeunesse ? Géronimo, qui a eu droit chez les adultes, outre ses mémoires, à moult ouvrages (lisibles par les grands adolescents) est étrangement absent. Un seul semble avoir cristallisé l'attention des auteurs : *Sitting Bull*. De **La cinquième saison**, sous-titré «La vie du grand chef sioux Sitting Bull», album au long texte d'Hortense Dufour et aux couleurs somptueuses de Marc Daniau, je dirai que, si la licence romanesque autorise bien-entendu beaucoup, les libertés prises ici avec la vie de Sitting Bull transforment l'histoire d'une rébellion en un mélange de récit d'aventures et de mythe sentimentalo-indianiste. En revanche la relecture de **Moi, Sitting Bull** de Michel Piquemal, m'a donné envie de rencontrer son auteur, grand connaisseur et passionné du monde amérindien, à l'origine d'autres ouvrages sur le sujet (l'album **Tokala l'Indien-cheval**, le *Carnet de sagesse Paroles indiennes*). D'où la deuxième interview...

Gégène,
librairie L'Herbe Rouge

Les rebelles ont, eux aussi, été récupérés

Entretien avec Fred Bernard, auteur de **L'Indien de la Tour Eiffel**



Gégène :

- **Qualifierais-tu ton personnage, en marge comme la plupart de ceux que tu scénarises, de rebelle ?**

Fred BERNARD :

- L'origine de cet album est une image : celle d'un Indien dans le Paris du début du 20ème siècle, de dos sous la neige, sur le Pont-Neuf, un étrange étranger... Mon personnage est un être qui ne se sent jamais à sa place, qui se défend et se révolte parce qu'il se sent agressé, qui, n'ayant aucun moyen de prouver son innocence, est un coupable tout désigné. En ce sens, c'est un rebelle... Bien sûr, les seuls endroits où il est accepté sont fréquentés par des gens en marge, par exemple un cabaret, lieu de débauche et de mauvaise vie. Que se développe une histoire d'amour avec l'une des danseuses est parfaitement logique: ils sont l'un pour l'autre l'exotisme, l'inconnu. Lui doit bien connaître quelques mots de français, mais en fait ils communiquent avec les gestes et les sens. Au départ l'Indien essaie de jouer le jeu, de travailler pour et avec les Blancs comme il l'a déjà fait à New-York. Mais sa double étrangeté le rattrape et la seule solution est la révolte...

J'ai écrit ce texte à la deuxième personne du singulier pour que l'on soit, du début à la fin, le plus proche possible du personnage, parce que je ne me sentais pas capable et que je ne voulais pas rentrer dans la tête d'un Indien, du moins dans cette forme réaliste, alors que je l'avais fait pour **Ushi** (Albin Michel Jeunesse), mais qui est un texte métaphorique. Un moment, j'avais pensé que cette voix qui parlait au personnage était celle de son frère tué en Amérique et qui était son double, sa conscience. J'ai abandonné car cette structure me semblait trop complexe dans le cadre d'un album jeunesse.

J'ai rencontré un garçon de C.M.2 qui m'a dit, avec des lueurs dans les yeux, qu'il connaissait la fin du texte par cœur et qu'il la trouvait superbe. Peut-on dire, face à de telles réactions, que le fait que cet Indien conduise sa révolte et son histoire d'amour jusqu'au bout atténue la dureté de la fin ? Je le pense.

Pour revenir à ta question, je dirai que rebelles et rébellions ne sont pas du tout au goût du jour, ni dans le monde des arts ni dans la vie. Les rebelles ont, eux aussi, été récupérés ; il n'est qu'à voir le film sur le voyage à motocyclette en Amérique Latine du Che, extraordinairement discret sur son cheminement vers son engagement révolutionnaire, alors que ce film est censé s'inspirer de son journal de route. D'autres questions que l'on peut se poser : existe-t-il encore des rebelles charismatiques ? Ceux qui sont le plus hors-la-loi aujourd'hui ne sont-ils pas les plus puissants donc les moins rebelles ? Une autre réalité, à mon avis : les rebelles sont destinés à être écrasés par le pouvoir contre lequel ils se lèvent. Restent ensuite la trace et les ferments qu'ils auront laissés. Peut-être est-ce là un des rôles de la littérature jeunesse, car la jeunesse est par nature rebelle et le progrès est lié à la rébellion, y compris chez les scientifiques...

Voilà, nous avons encore longuement parlé des rébellions ou de leur absence chez les jeunes dans la société française en 2006. Mais ceci est une autre histoire...

Propos recueillis par Gégène,
Librairie L'Herbe Rouge



La force des Amérindiens réside dans leur spiritualité

Entretien avec Michel Piquemal, auteur de **Paroles indiennes**



Gégène :

-Pour vous, Sitting Bull est-il une vraie figure de rebelle ?

Michel PIQUEMAL :

-Pour Sitting Bull, il n'y a pas photo. Du début à la fin, il se pose en rebelle. Il prend conscience que les siens ne peuvent pas vivre côte à côte avec ce peuple qui en veut toujours plus ; il fédère toutes les tribus des Indiens des

plaines ne collaborant pas avec les Blancs pour mener le combat, il est le leader à la bataille de Little Big Horn. Dans le même temps, il sait, car il a ses informateurs, qu'à plus ou moins long terme cette lutte est perdue. Il sait que les Blancs sont 20 à 30 millions, alors que les Indiens sont moins de 3 millions. C'est pourquoi très vite après cette victoire, il part au Canada pour continuer à mener la révolte : il est à l'abri derrière la frontière mais garde des relations avec les clans restés aux U.S.A. Il regroupe un certain nombre de gens et quand beaucoup de ses hommes souhaitent regagner leurs terres, le gouvernement américain les y ayant autorisés, il décide de faire ce voyage de retour. L'amnistie lui a été promise, or à son arrivée, il est mis en prison. Son insoumission trouve de nouveaux ferments dans cet épisode. Lorsqu'il est libéré, il rentre sur la réserve qui a été allouée à son peuple et il essaie sans cesse d'empêcher les siens de signer des traités par lesquels ils vendraient leurs terres. Il se rebelle à nouveau contre ceux qui ont été nommés chefs de sa nation par les Blancs et qui, eux, poussent ses hommes à vendre. Cette nouvelle révolte se conclut par un affrontement avec ces "faux" chefs et leurs suiveurs, et finalement par l'assassinat de Sitting Bull et de plusieurs dizaines de ses partisans. Sur un plan guerrier, il s'est battu jusqu'au bout, à la différence de certains chefs, comme Nuage Rouge ou d'autres grands chefs de guerre qui, une fois qu'on leur aura montré la puissance considérable des Blancs en les amenant dans l'Est, abandonneront la lutte armée. En cela, Sitting Bull est la figure de rebelle parfait. Sur le plan spirituel également, il se battra jusqu'au bout : les peuples indiens étaient, psychologiquement aussi, défaits parce qu'ils avaient l'impression que leurs dieux, leur spiritualité, les avaient abandonnés. Nous sommes à peu près sûrs que Sitting Bull était sensible au mouvement de la "ghost dance", de forme messianique, qui prédisait l'effondrement du monde blanc et la renaissance du monde rouge, mouvement, bien sûr, totalement hors-la-loi.

-Justement, quelle part accordez-vous au spirituel dans cette rébellion ?

-La force des Amérindiens réside dans ce socle de spiritualité qui a résisté à tout, ce qui, pour nous, est fascinant. Il y a toujours eu des gardiens de la tradition, des passeurs de messages secrets, et des objets sacrés, même aux époques les plus noires où l'on pouvait avoir l'impression que le monde indien était entièrement laminé. C'est en partie pour cela que, lors de la renaissance d'un mouvement politique indien de révolte avec l'A.I.M. (American Indian Movement) dans les années 1970, tout a pu resurgir, tout était pratiquement intact. C'est aussi en partie pourquoi aujourd'hui encore le monde amérindien est si vivace.

-Cela donne l'impression d'un phénomène inverse à celui de l'Occident où les rebelles, les révolutionnaires, s'opposent à la tradition, la rejettent.

-Chez les Indiens, cette tradition sert d'âme, elle les préserve de la déculturation, fondement de la négation d'un peuple, elle est la flamme qu'il suffit d'attiser. Il est étonnant de voir la dimension mondiale qu'a pris ce peuple, pourtant très réduit (3 à 4 millions de personnes), grâce à cette préservation.

-Est-ce à cause de cette fascination que les héros de littérature jeunesse sont, quasi-systématiquement, des Indiens des plaines au détriment de personnages comme Geronimo ?

-Je pense que le succès du western y a grandement participé : à sa manière, il a mis en scène, théâtralisé principalement le combat des Indiens des plaines, et a permis sa transmission. Je pense aussi que les autres Amérindiens, les Apaches en particulier, correspondent moins à notre image de rebelles "purs et durs" pour trois raisons en partie liées à notre sensibilité occidentale. Tout d'abord la spiritualité et le rapport à la nature sont moins présents chez eux, peuple guerrier du désert qui a très tôt vécu de pillages et de rapines. Ensuite chez eux la révolte s'appuie énormément sur la haine. Haine totalement compréhensible quand on sait que pratiquement toute la famille de Geronimo a été massacrée et quand on connaît le mépris total dans lequel le monde blanc tenait ce peuple. Enfin, Geronimo a compris, lui aussi à la fin de sa vie, que le combat était perdu, et il n'a pas hésité à vendre son image, rentrant dans le jeu de la société marchande qui l'avait défait. Cela, Sitting Bull ne le fera jamais. Quand il tourne avec le show de Buffalo Bill dans l'Est, c'est par espoir de sensibiliser la population blanche de ces régions à la situation de sa nation. A ce sujet, les sources sont claires : il a très vite compris qu'il n'était qu'un outil-marketing et a alors cessé ces prestations.

-Vous parlez de sources. Sitting Bull a-t-il laissé des traces directes ?

-C'est le chef de guerre le plus important de l'histoire des guerres indiennes, c'est aujourd'hui une évidence, certains vont même jusqu'à l'appeler le Napoléon indien. C'était un personnage public très important qui a rencontré beaucoup de personnalités blanches, des militaires, des journalistes. Or l'armée américaine enregistrant tout, nous disposons de plusieurs "discours" de Sitting Bull, une quinzaine en tout. J'en ai utilisé certains dans le texte **Paroles indiennes** que j'ai ensuite caviardés pour **Moi Sitting Bull**. En effet, je souhaitais dans ce texte tenter de raconter sa vie avec ce qui aurait pu être ses mots. J'avais l'envie de montrer aux jeunes, et aux autres, non pas comment vivaient les Indiens mais plutôt comment ils pensaient le monde.

-Ces rébellions ont-elles laissé des traces dans les mondes blanc et indiens ?

-Chez les Blancs, je pense que la cohabitation des débuts s'accompagnait de beaucoup plus de respect et d'une masse d'apports réels (le métal, les chevaux...). La "fin" est beaucoup plus sauvage : ils ont gagné, et ceux qui se ruent vers l'Ouest ne sont pas les mêmes que ceux qui ont abordé à l'Est. Je ne peux m'empêcher de penser que les Etats-Unis ont raté une rencontre qui aurait pu permettre de bâtir une autre civilisation que "l'américan way of life" uniquement matérialiste. Pensez que Nuage Rouge déclare : « Je suis le chef de ma nation parce que j'en suis le plus pauvre, j'ai distribué tout ce que j'avais » ! Dans les sociétés amérindiennes, la dignité du puissant est d'aider le faible. Le grand guerrier, le grand chasseur distribuent leurs prises. D'où, par exemple, l'effacement des chefs indiens à la vue des mendiants dans les rues des grandes villes de l'est. L'on peut de même penser que les Américains blancs ont ensuite raté la rencontre avec les Noirs... Peut-être est-ce lié au mélange puritanisme exacerbé - "struggle for life" - lutte pour la vie incessante, qui semble marquer l'histoire des Etats-Unis de leur origine à nos jours. Cependant, si l'on considère les années 60-70, on constate que l'Indien fut la figure de rebelle utilisée par tous les opposants à la guerre du Vietnam, qui créait un parallèle entre l'oppression dont l'Indien fut victime et celle qu'infligeait l'impérialisme nord-américain hors de ses frontières. Ainsi des films comme Soldat bleu ou Little Big Man sont marqués par cette dualité. D'un autre côté, pour l'enfant blanc, l'Indien restera toujours un rebelle, car il est un "homme sauvage" qu'on a tenté de civiliser, par exemple par la séparation et la scolarisation forcée. Mais l'autre école, l'autre apprentissage de la vie, celui de la nature qui est, pour lui, l'attribut de l'enfant indien, exerce une fascination sur toutes les générations. C'est ce que montre magnifiquement le texte **Petit Arbre** de Forrest Carter. Chez les Indiens, le souvenir de tous leurs ancêtres est très vivace. Ainsi, des membres de l'A.I.M. sont retournés à Wounded Knee, là où les derniers membres du clan de Sitting Bull furent assassinés pour clamer leur révolte. Ces événements tournèrent au drame et, à leur suite, un Amérindien, Léonard Peltier, fut emprisonné et se trouve toujours enfermé depuis plus de trente ans sans jugement réel, malgré les interventions de personnalités du monde entier. Les choses changent peut-être, mais lentement...

Propos recueillis par Gégène,
Librairie L'Herbe Rouge